

# Romain Rolland - Stefan Zweig

## Correspondance 1928-1940

Serge Niémetz

À Frédéric Fredj, lecteur précoce de Jean-Christophe

« On peut faire ce qu'on veut, on a beau se réfugier, on est tout de même toujours et toujours entraîné dans la bataille. »

Stefan Zweig à Romain Rolland, 18 décembre 1932

Le troisième et dernier tome de la *Correspondance*, qui offre un éclairage historique d'un grand intérêt sur la façon dont ces années charnières du siècle dernier furent vécues par deux observateurs aux regards fort différents, constitue un témoignage décisif sur la résistance à l'épreuve de l'histoire de leur amitié, sans égale de part et d'autre, dans les nouvelles tempêtes qui se lèvent. Certes, Zweig affirmera de la façon la plus éloquente dans ses *Mémoires d'un Européen* sa gratitude à l'égard de deux autres « maîtres », Verhaeren et Freud, et y mentionnera une pléthore d'« amis ». Rolland, quant à lui, en même temps qu'il se retournera sur sa jeunesse dans les textes autobiographiques auxquels il s'appliquera après 1940, manifestera son amitié fraternelle maintenue ou retrouvée, si problématique dans le cas d'un Alphonse de Châteaubriant en extase devant le *Führer*, mais aussi à mon sens, dans le cas d'un Claudel, si méchant que, selon le mot prêté à Mauriac, il ne pouvait parler qu'à Dieu. Rolland a de nombreux disciples, mais peu le satisfont, simples suiveurs à qui il reproche leur inaptitude à « penser contre », fût-ce contre lui, ou esprits inconstants vis-à-vis des *principes* avec lesquels il n'admet pas que l'on transige, singulièrement en se compromettant avec la « foire sur la place ». Mais Rolland reste le maître, sorte de surmoi externe à l'exigence extrême, et Zweig l'ami fidèle entre tous, qui revendique son aptitude à « servir », au dévouement et à la bonne volonté presque sans bornes, ce pour quoi il lui sera finalement beaucoup pardonné.

L'un comme l'autre ont le sens de l'amitié, et on les voit chacun à sa façon, au fil des années, apporter leur aide et leur soutien : à Marcel Martinet, à Bazalgette qui meurt fin 1928, à Roth, aussi insupportable qu'admiré, « cauchemar préféré » de Zweig... Rolland, dont la situation financière relativement modeste deviendra même

difficile au cours des dernières années, fait plutôt appel, pour répondre aux demandes qui lui sont adressées, à son réseau de relations (où Gorki côtoie Zweig). Si Zweig, dans la vie comme dans son œuvre, ne s'intéresse guère à l'homme quelconque à moins qu'il ne soit confronté à l'extraordinaire, il use de façon tout à fait désintéressée de sa fortune personnelle autant que de son entourage pour ses amis et connaissances. Et bien qu'il ait toujours tendance à sous-estimer l'état de ses finances, il ne rue guère dans les brancards que lorsqu'il est soumis de la part des époux Guilbeaux à un harcèlement dont se plaint aussi Friderike, sa femme :

*Ne croyez pas que je sois insensible aux nécessités d'un homme et camarade comme Guilbeaux, écrit-il à Rolland le 9 juillet 1930 avant de détailler les sommes qu'il lui a envoyées. [...] Mais naturellement, je ne peux pas lui assurer la vie tout seul. J'ai donné plus de 10 000 marks l'année passée aux amis en détresse, cette année ce sont au mois de juillet déjà plus de 6000. La misère est énorme [...]. Naturellement la part de chacun diminue en proportion du nombre. [...] La loi juive demande 10 % du revenu pour les pauvres, – je peux dire de moi que je surpasse bien le pourcentage formulé par l'Ancien Testament, car je donne plus de 10 %. [...] On peut seulement donner parce qu'on vit soi-même la vie d'un petit employé : je suis, je crois, le dernier écrivain d'Allemagne qui ne possède pas encore son auto et qui ne voyage pas dans les boîtes de luxe.*

Comme au cours des années précédentes, la *Correspondance* rend compte de l'ampleur et de la diversité des services rendus par Zweig à Rolland plus qu'à quiconque.

Il filtre les demandes et les lettres émanant du monde germanophone, y répond souvent de sa propre autorité, au risque parfois de se faire rabrouer s'il permet ainsi à quelque importun d'être reçu, ainsi dans cette lettre du 18 décembre 1928 (p. 86) :

*J'ai bien envie de vous gronder. Vous m'envoyez un jeune Hongrois [...]. Et vous ne me dites pas qu'il est un journaliste ! – Cher ami, il faut que cette règle soit impitoyablement établie : je ne reçois aucun journaliste.*

Rolland continue à résider la plupart du temps à Villedieu, aussi sédentaire que Zweig est nomade même au temps où tout ce qui a un nom dans le monde de la culture européenne lui rend visite à Salzbourg, dans sa demeure du Kapuzinerberg. Le voyageur connaît à fond le monde de l'édition et celui du théâtre, et fait d'autant mieux office d'agent littéraire que ses avis sont fondés sur des relations personnelles directes. Pour que Rolland publie son *Beethoven* en Allemagne, il l'a dirigé vers son propre éditeur, Kippenberg, et rassure celui-ci quand il redoute les critiques de détail de « chercheurs de poux » philologues. Il propose les services d'Ernst Rieger ou de Felix Braun quand Rolland cherche un « traducteur-poète » pour ses *Léonides* et pour ses *Pâques fleuries*.

Il suggère ou envoie directement des livres qui lui paraissent importants et susceptibles d'intéresser Rolland, comme le *Marx* de Rühle ou le dernier roman de Franz Werfel, la biographie de l'empereur Frédéric II Hohenstaufen par Kantorowicz ou le travail d'Otto Bauer sur capitalisme et socialisme après la Guerre mondiale. Quand Rolland exprime son désaccord, c'est sans circonlocutions.

*Je suis très curieux de voir vos études sur l'Inde, écrit Zweig le 5 décembre 1928. J'ai lu un petit bouquin de Maurice Magre, Pourquoi je suis bouddhiste, qui m'a plu : il montre un bouddhisme acceptable pour l'individu européen.*

On sait qu'à l'époque de ses grands voyages d'avant 1914, quand il était habité par le sentiment du provisoire, l'Inde était restée pour lui un monde impénétrable. Dans sa lettre du 18 décembre, Rolland lui inflige une mise au point fort intéressante quant aux malentendus auxquels cette partie de son œuvre a donné lieu :

*Mais, mon cher ami, quand je parle de l'Inde, vous me répondez, vous aussi « bouddhisme » (et, pour comble, bouddhisme de Magre - comme qui dirait : « cassoulet à la Çakya-Mouni !). [...] Vous savez bien que le bouddhisme n'a jamais pu s'acclimater aux Indes [...]. J'ai toujours été, pour ma part, antibouddhiste.*

Leurs échanges témoignent de la variété de leurs centres d'intérêt, et chez Zweig d'une hyperactivité proportionnelle à sa curiosité boulimique, qui entraîne chez lui une certaine dispersion et favorise oublis, maladresses et bévues, ainsi quand en 1928 il se trouve débordé par sa participation aux hommages à Gorki et un article sur Rolland que lui demande la revue *Europe*.

On assiste entre eux à de vraies discussions de travail, fort éloignées des échanges de compliments de courtoisie qui abondent dans le reste de la correspondance de Zweig. [...] Jusque dans les dernières années, Zweig commente, conseille, ainsi en vue de la production du *Robespierre* (22 mars 1939, p. 572) :

*Dans les deux dernières scènes, le cadre étroit est brisé :*

*on sent l'air de notre temps et le grand courant de notre vie. Vous y avez merveilleusement réussi et ôté à la pièce le sentiment qu'il s'agit de la défaite de la Révolution. [...] Je voudrais d'ailleurs que pendant que la foule se range autour des Jacobins, la guillotine disparaisse de la scène (facile à faire avec des coulisses et un symbole précieux, que cette disparition de l'instrument fratricide dans ce moment de l'union suprême). Pour la représentation, permettez-moi un conseil. Comme la pièce est beaucoup trop longue pour le théâtre, faites vous-même [...] les coupures. [...] C'est un travail dur (que j'aimerais faire ensemble avec vous), mais ne le laissez pas à un régisseur quelconque et n'oubliez pas qu'on peut aussi fausser avec des coupures ou des «versions» une idée ou un homme ! Soyez méfiant !*

Qu'il s'agisse de *Trois Poètes de leur vie* (*Drei Dichter...*) et du *Combat avec le démon* (3 mai 1928, pp. 45-47) ou de *La Pitié dangereuse* (5 décembre 1938, p. 562), Rolland, lecteur attentif, ne se borne pas à des éloges éclairés ; il formule ses critiques sans concessions :

*J'ai lu, un peu hâtivement, mais sans pouvoir m'en détacher, d'un bout à l'autre, votre Ungeduld des Herzens. C'est un roman excellent, débordant de sève, jusqu'à l'excès, (je crois que, s'il était réduit de moitié, il serait encore plus saisissant), et témoignant d'une telle plénitude créatrice que vous y avez, chemin faisant, prodigé l'étoffe d'un autre roman qui eût suffi à remplir tout un livre (l'épopée balzacienne du Juif Kanitz à la conquête de Kekesfalva). [...] C'est peut-être le héros qui raconte qui prêterait le plus à la critique : d'une part, à cause de son inconscience extrême du rôle dangereux qu'il joue auprès de la jeune fille et de la passion qu'il allume, - d'autre part, et surtout, à cause de la forme même, que vous avez choisie, d'un récit de quatre cents pages, fait par lui. Peut-être un récit objectif, fait par l'auteur qui s'efface, eût-il accru encore l'effet d'une histoire aussi parlante par elle-même et dont tous les mouvements psychologiques sont implacablement amenés par l'engrenage des faits, qui se passent de tout commentaire.*

C'est avec la même franchise, qui peut aller jusqu'à la rudesse, que Rolland s'exprime dans les autres domaines, y compris, comme nous le verrons, sur le sujet privé du divorce de Zweig, ou quand il rejette une suggestion qu'il juge inappropriée :

*Je ne suivrai point votre conseil d'aller passer quinze jours à Paris. D'abord, parce qu'une quinzaine n'a pas de sens, si l'on veut pénétrer dans les couches françaises seules intéressantes : il faut séjourner des mois, ou renoncer. Ensuite, parce que je hais le milieu de ces eunuques littéraires de Paris, si bien représentés par leur « organe » (en double sens) : Les Nouvelles littéraires. S'ils vous amusent, c'est votre affaire. Moi, je ne veux plus, entre eux et moi, d'autres rapports que la guerre. (20 février 1932, p. 258).*

\*

Rolland met ici le doigt sur une des lignes de clivage délicates entre eux : à la fois par goût, par son besoin de reconnaissance de Juif viennois et par le mode de fonctionnement de ce que j'ai appelé sa « machine productive », où le réseau de relations permet de monter sans cesse de nouveaux projets à partir desquels il s'étend à son tour, Zweig entretient des relations avec toutes sortes de personnalités que Rolland exècre. On est déjà là dans le domaine politique considéré de la façon la plus large, où les positions prises respectivement par les deux amis vont devenir de plus en plus inconciliables au fil des années marquées par la « montée des périls ».

S'il est vrai, comme l'écrivait l'exact contemporain de Zweig Hans Müller-Einigen, que « le Viennois évite d'instinct tout terrain où il aurait à prendre des décisions », on doit convenir que Zweig, non content de s'affirmer éminemment viennois par cet « instinct », cultiva de surcroît toute sa vie l'art de l'esquive, ou de la fuite, jusqu'à l'impasse mortelle de Pétrópolis. Son indétermination foncière, son manque d'assurance dans la définition de son identité, ont pour corollaires une indécision permanente et une alternance de postulations contradictoires qui le rendent radicalement inapte à toute intervention conséquente face aux défis politiques de cette période historique – en premier lieu : comment lutter contre les fascismes ; comment analyser la nature du système soviétique et quelles conséquences pratiques tirer de la stalinisation de l'URSS ? Les jugements qu'il porte sur Tolstoï en cette même année 1928 offrent un exemple parmi bien d'autres de tels vacillements de la pensée : alors que dans *La fuite vers Dieu*, il prend contre le vieux maître le parti des deux étudiants révolutionnaires qui lui reprochent sa soumission à l'ordre établi, il le juge trop révolutionnaire dans sa lettre à Rolland du 9 mai (p. 49).

Ce qui domine chez Zweig est le sentiment d'une impasse. S'il critique le capitalisme, c'est de façon quelque peu simpliste. Il le personnifie par « l'argent » et le symbolise par les tonnes d'or entreposées dans les coffres de la Banque de France, et d'un autre côté il le comprend comme une mécanique folle qui exerce son pouvoir sur les grands capitalistes eux-mêmes. Surtout, il cherche en vain une issue à la crise politique, sociale, de civilisation qu'il voit s'étendre et s'intensifier : c'est là sa préoccupation essentielle et constante. Il pourrait faire sien l'aphorisme de Lichtenberg : « Bien sûr, je ne peux pas dire que les choses iront mieux si elles changent ; mais ce que je peux dire, c'est qu'il faut qu'elles changent si l'on veut qu'elles aillent bien ».

Mais comment changer, dans quelle direction ? Quelles seraient les forces de changement qui n'accéléraient pas l'essor des dictatures et la marche à la guerre ? Car changer est aussi dangereux : il y a chez Zweig, au fond, un conservatisme à la Montaigne, mais

aussi, en surface, de grandes vagues dont l'alternance de crêtes et de creux le porte à des extrêmes, jusqu'à des positions de « petit bourgeois devenu enragé », pour reprendre l'expression de Marx, lorsqu'il s'autorise à désespérer des travailleurs.

Avant la crise de 1929, un thème dominant est celui d'une Europe vidée d'énergie, d'élan, d'enthousiasme, assoupie dans sa graisse. Le 5 décembre 1928, au retour d'un voyage, il écrit à Rolland :

*Je n'ai vu que des peuples engraisés, en Hollande, en Suisse, en France [...]. Ils sont si heureux, les gens, avec leur argent sûr après tant de fluctuations et d'incertitudes, qu'ils préfèrent le servage commode à une liberté avec les incertitudes. L'idéal n'est plus le rentier mais d'être le pensionnaire d'État, l'homme qui n'a plus besoin de penser. Plutôt rester mal payé mais être sûr de ne rien risquer – une lassitude écœurante mais bien compréhensible, une jouissance facile, une bonne petite vie, voilà l'idéal !*

Il déplore qu'une extension de la révolution soit de ce fait hors de vue :

*(En Russie) c'est le moment du Directoire – sans un Napoléon. Car Trotski serait en ce moment le plus dangereux. Une situation comme celle-ci demande des hommes diplomatiques plutôt qu'énergiques, et Trotski l'idéologue, qui croit (comme il est mal renseigné !) à la révolution mondiale, briserait tout.*

Et le 23 mars 1929 (pp. 100-101), dans la même veine avec une nuance quant à l'Allemagne :

*Je reviens de la Hollande et de la Belgique, Verdun de la bêtise, presque inexpugnable : mais j'ai assez bien fait ma tâche. [...] Comme] ce pays est en retard ! Il s'est tellement grisé de haine et de victoire qu'il ronfle et dort pour des années encore. [...] Il y a de quoi se dégoûter ! Il y a même beaucoup plus : j'ai vu la Belgique, bête et lourde, la Hollande qui s'ennuie dans sa richesse, Berlin ce grand tourbillon de luxe, de travail frénétique et d'orgueil, et j'ai la nostalgie de la Russie, seul pays vraiment tendu et passionné dans notre Europe dominée et étouffée par l'argent. Sans le vouloir, je deviens toujours plus radical : j'ai parlé avec les employés à Berlin, ils travaillent dix à douze heures par jour pour des salaires minimes et je ne comprends plus ce manque absolu de résistance. Les sans-travail sont leur perte : chacun en Allemagne, chacun de ces Allemands qui s'enivrent dans le travail ne craint rien autant que de ne pas pouvoir travailler, et ils préfèrent peiner pour des sommes ridicules que de combattre cette infâme spéculation sur leur peur.*

Au cours de l'année 1930, on observe un changement ambivalent dans la perception des périls à l'ouest comme du recours que pourrait offrir la Russie soviétique :

*J'observe avec une peur toujours croissante le terrible flux de la passion guerrière qui envahit l'Europe. [...] La]*

moitié a déjà accepté la dictature, le reste suivra, demain l'Allemagne, après-demain l'Autriche : nous sommes déjà en face de l'ennemi. [...] C'est l'Europe qui veut se tuer : elle n'a pas réussi complètement. [...] Nous serons bientôt de nouveau entre nous, cher ami (1er octobre 1930, p. 187).

Et, le 28 novembre :

*J'ai des nouvelles de la Russie. La misère est écœurante ! Ce qu'on peut faire souffrir les hommes pour les idées depuis vingt ans !! Et nous ne sommes pas au bout. Jamais l'Europe n'était si inquiète et inquiétante. Il y a de grands courants souterrains de mécontentement dans tous les pays, et je crains qu'on essaye de leur donner cours dans une conflagration militaire. Sauf en France, la misère est énorme. , Vous ne devinez pas, pour quels salaires ils sont robotisés aujourd'hui en Allemagne, en Hongrie, en Italie : ce sont eux (toujours), les plus pauvres, qui payent les dettes de la guerre faite par la grande industrie ! Si le bolchevisme n'était pas si violent, si brutal, on aurait envie de s'inscrire, tant l'injustice devient intolérable ! (pp. 194-195)*

Dans la lettre du 20 mai 1931 (pp.208-209), en forme de rapport sur son séjour à Paris, s'exprime le sentiment d'une inexorable fatalité historique, et aussi, sous l'effet du désespoir qui en découle, un très dangereux aveuglement :

*Ces derniers temps, j'étais saisi d'une certaine mélancolie morale en voyant la stupidité politique et sociale de notre Europe [...] : ma haine contre la politique officielle est devenue une sorte de fureur [...]. Mais j'ai la conviction ferme qu'une puissance presque métaphysique, une volonté supra historique aveugle l'Europe et lui commande le harakiri : le triomphe de la Russie est assuré et au lieu de le reconnaître, ils ferment les yeux et continuent leurs stupides querelles. L'âme commune, la conscience européenne que nous avons rêvée, sera asphyxiée avec le gaz avant d'avoir vécu.*

De Russie, cependant, il a reçu une lettre d'un grand écrivain :

*révolutionnaire de la première heure, marxiste, bolchevique et dans le parti depuis des années. Il me fait sa confession et m'explique qu'en ce moment on oblige, on force les auteurs à n'écrire que des choses qui servent l'idée et l'heure actuelles [...]. C'est à mon avis la grande faute qu'ils commettent là-bas, qu'ils veulent «organiser» l'esprit, réglementer la création, supprimer l'inconscient et le volontaire pour le supplanter par la « bonne conscience ». Comme partout, la bureaucratie (par instinct) combat les intellectuels, les non-obéissants de naissance [...]. L'employé triomphe partout, la machine vivante écrase ses propres constructeurs.*

Ainsi, le monde chancelle, ni le « peuple » ni les « élites » n'offrent de relève à une classe politique que Zweig juge dans son ensemble méprisable, et sa formule

finale annonce l'article *Révolte contre la lenteur*, sur lequel nous reviendrons, où il voit dans l'essor du nazisme l'expression d'une insurrection de la jeunesse...

*En général : quelle torpeur en France ! L'âme française me paraît étouffée par les cinquante millions de francs-or : tout cet or concentré, jaune, lourd, cette montagne d'or, transporté du cœur de l'Afrique et du monde entier, pèse sur le cœur de la France. Pour moi la présence visible, l'accumulation du minéral (non de l'argent) a quelque chose de satanique, et cette politique funeste qui, grâce à cet or présent, tangible et lourd, veut devenir l'axe du monde autour duquel tourne la roue du destin, m'effraie. Cette cave de la Banque de France, qui réunit le plus d'or existant en une place, exhale une pestilence qui rend les cerveaux stupides et étroits. [...] Quel air dans votre patrie ! Et quel air dans les nôtres ! Mais toutefois mieux cette stupide frénésie des hitlériens (qui séduit les meilleurs idéalistes) que ce gras ronflement de Fafner : « Ich liege und besitze » [« Je reste couché et possède. (Souligné par moi S.N.)*

\*

Rolland partage largement ces diagnostics pessimistes sur la crise européenne, mais s'efforce de considérer d'un point de vue plus large, transcendant l'eurocentrisme de Zweig en tournant ses yeux vers ce qu'on n'appelle pas encore le Tiers Monde et les révoltes dans les colonies : « Je n'engage que moi, – mais je m'engage à fond : avec l'URSS et l'indépendance des peuples d'Asie » (5 février 1931, P. 201). La séduction qu'exercent par instants sur Zweig la politique de Briand ou les mouvements prônant l'unité de l'Europe n'est pour lui que duperie. Le 6 juin 1931 (p.214), dans une longue lettre, il écrit :

*votre cher Coudenhove-Kalergi, démasquant enfin ses batteries, vient de faire à Genève une lamentation publique sur la sottise de l'Europe qui ne sait pas s'unir en sa Paneuropa, pour écraser les Soviets ... ! [...] « Laissons cela ! D'autres, dans le monde, travaillent et ils avancent. Je ne suis pas attaché à une motte de terre, – qu'elle se nomme France, ou Occident. - Où est la vie, je vais.*

Et le 12 mars 1931 (p.204) :

*Pour ce que vous dites de la guerre, c'est peut-être juste (en partie). [...] Si ] la question de la « guerre et paix » reste au premier plan de mes préoccupations, elle n'est pourtant pas la seule ; et je n'y bloque pas ma pensée. – Il est une autre question, tout aussi essentielle : (elle l'est peut-être plus, au fond) ; et c'est que la Vie du monde vaille la peine d'être vécue, – qu'elle ne se laisse pas figer dans les artères sclérotiques de la vieille société. Une paix qui garantirait la moisissure présente de notre Europe et de son Amérique, aux dépens des jeunes pousses nouvelles de l'URSS ne vaut pas d'être défendue. En tout cas, elle ne le sera pas par moi. Je ne puis plus vivre dans la stagnation putride, non seulement de la politique, mais*

de la pensée et de l'art de notre Occident. Il y a dix ans (et davantage) que le dégoût me monte à la gorge. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'habituer, pour être patient. Je ne puis plus. Même ce qu'ils nomment « la fleur » de leur élite m'écœure. Il y a un ver à la racine. – Et soyez sûr que des milliers de gens de l'Occident ont ce même écœurement, et ne peuvent ou n'osent l'exprimer, – mais qu'il se fera jour, soudainement. Je ne suis pas du tout étonné que lors de la prise de Constantinople par les Turcs, l'armée ottomane comptât plus de chrétiens alliés que l'armée de l'empereur byzantin.

Il voit lui aussi à l'œuvre une fatalité destructrice ; le 6 juin 1931 encore (p.212), il écrit :

*Quant à la situation catastrophique de l'Europe, elle se déroule d'une façon si fatale qu'elle ne peut pas beaucoup me surprendre. Il faut la nullité des intelligences bourgeoises d'à présent – soit dans l'État soit dans les hommes dits de 'pensée' – pour s'être faits les instruments aveugles de cette fatalité [...]. » Mais il est enclin à la seconder plutôt qu'à s'opposer à elle, en accord avec la maxime goethéenne qu'il a faite sienne – « Stirb und werde - Meurs et deviens » : « Que voulez-vous? Les vieilles générations ont toujours tort. Et c'est raison, qu'elles aient tort. Il ne s'agit pas de ce qui leur plaît. Il s'agit que les vieilles branches fassent place aux nouveaux printemps. C'est la loi de vie. Elle est saine. Je l'accepte pour moi. Je l'acceptais déjà, en achevant Christophe : – « Jeunes hommes, faites-vous de nos corps un marchepied ! » Mais j'y ai ajouté, pour notre compte : – « Mourons, Christophe, - pour renaître ! » Pour renaître, pas dans notre peau! Dans la peau de ces jeunes bêtes. » (id., p.215) – et de sa part aussi, il y a quelque chose d'inquiétant dans cette évocation des hommes nouveaux soviétiques, « jeunes bêtes » pleines d'énergie et d'enthousiasme – qui fait penser à Nietzsche plus qu'à Vaillant-Couturier célébrant « le communisme, jeunesse du monde.*

Dans cette perspective, Rolland amorce au nom du pragmatisme son évolution vers ce soutien résigné mais inébranlable au régime stalinien qu'il partagera avec tant d'autres :

*Je sais, je sais toutes les erreurs et les violences qu'il y a là bas [en URSS]! Elles sont à peu près inévitables, dans les conditions où la reconstruction s'est engagée; elles sont peut-être nécessaires. Ce qu'on doit faire, comme chance suprême de salut d'un peuple (et de tous les peuples), il faut le faire, de gré ou de force. Si on laissait les millions de discutailleurs et de Jean-qui-ne-fout-rien tirer à hue et à dia, ou ne pas tirer du tout et se rouler dans leur crotte, où irait-on? Il faut bien tirer de l'ornière le lourd chariot embourbé. [...] Ce] dont je puis vous répondre, c'est de l'existence, c'est de l'apparition tumultueuse, élémentaire, de toute une intelligentsia prolétarienne, qui manifeste une vitalité et un enthousiasme extraordinaires. (id. p. 215)*

C'est probablement au sujet des actions à mener –

et avec qui – que le fossé s'approfondit d'abord le plus clairement. Le 8 juin 1931 (pp. 218-219), Zweig demande à Rolland de s'associer à lui pour une « manifestation éclatante et historique » en rédigeant un manifeste qu'ils proposeraient à la signature des plus célèbres intellectuels, dressant une sorte d'acte d'accusation à l'encontre de la Société des Nations, et dont il énonce les grandes lignes : la S.d.N. a « manqué à ses devoirs », « foyer d'intrigues diplomatiques », elle a « fomenté la diplomatie secrète » ; elle n'a ni prévu ni su combattre la crise économique ; elle n'a « rien fait pour l'unification des lois en Europe, [...] rien fait pour rendre impossible la guerre. En conclusion : « Nous prions tous les gens loyaux dans tous les pays de l'Europe de commencer une agitation énergique pour la dissolution de la Société des Nations si elle n'arrive pas en l'espace d'une année à supprimer les armements, de mettre fin à la diplomatie secrète etc. etc. ».

Rolland répond par retour, dès le 10 juin (pp.219-220) : « Non. Je ne puis ni ne veux plus, en ce moment, soussigner votre déclaration, ni me mêler à aucune manifestation publique. » Sa santé lui impose quatre mois de repos ; des questions d'ordre personnel lui imposent de se taire en Suisse et a fortiori de ne pas y attaquer la S.d.N., qui siège à Genève... Mais le fond de la question n'est pas là. D'une part il ne veut

*plus de manifestations avec des intellectuels. Vous excepté, qui êtes l'ami, je n'en veux plus, j'en suis saturé, je les vomis. » D'autre part, une telle manifestation serait « un coup d'épée dans l'eau. Qui croit encore, de mes compagnons politiques, à la Société des Nations ? Y ai-je cru, un seul jour ? Dès le 1er [jour ? – S.N.], je savais (et j'ai dit) qu'elle était une machine d'hypocrisie diplomatique au service des grandes puissances. Le découvrir aujourd'hui et s'en indigner est naïf ! Bon pour Heinrich Mann et les « démocrates » wilsoniens ! – Je suis bien au-delà de vos tentatives de repêchage de ces idéologies bourgeoises.*

Désavoué, Zweig cherche à rester à l'unisson avec son maître en usant abondamment du « nous » ; il ressassé ce qu'on doit bien appeler des *jérémies* ; on dirait que dans son désarroi parfois il se bat les flancs, parfois s'abandonne à l'écriture automatique pour produire un pastiche de Romain Rolland. Sa longue lettre du 1<sup>er</sup> août 1931 (pp. 223-225) sonne creux :

*Jamais l'épreuve n'était si violente, jamais elle n'a été aussi mal affrontée et je suis maintenant convaincu qu'il existe une volonté métaphysique qui veut la déchéance de l'Europe. Nous avons eu ce pressentiment en 1914 – après la guerre les fausses espérances, qui ont trompé les autres, n'ont pu nous gagner parce que nous avons senti qu'on jouait faux jeu [...]. On aurait dû commencer une nouvelle époque. Celle qui viendra sera dure, mais – si la Russie triomphe – au moins radicale, elle balayera*

*(avec beaucoup de belles choses) cette fange puante, ces restants de la mentalité guerrière. [...] Vous comprenez que j'ai vu juste quand j'ai voulu attaquer la Société des Nations parce qu'elle n'est qu'une société, un club, où on bavarde ; maintenant tous ont compris l'inutilité de chaque réunion des esprits, qui n'est que décor et parole, qui n'est pas radicale, vraie et passionnée. [...] Je ne suis pas du tout pessimiste depuis que j'ai reconnu un sens dans la passivité de l'Europe, une fatalité. Je la regarde avec la passion d'une tragédie qui se déroule et je ne désespère plus depuis que je vois que le mouvement commence à se dessiner, toujours plus clair et intense. Je n'ai plus cette stupide peur du « Zugrundegehen » [de la disparition] Tout périt pour renaître. Et notre devoir est déjà au-delà – dans la renaissance future, non chez les mourants, mais chez les « Auferstandenen » [ressuscités]. C'est à eux qu'il faut penser et pour eux.*

Dans la confusion dont témoignent ces lignes, il se tourne, comme toujours lors de ce genre d'épisodes, vers deux recours : la fuite ou le soutien réaffirmé de Rolland :

*J'ai besoin de respirer un autre air, de sentir un peu de large. Mon travail sera, j'espère, terminé en septembre et alors j'irai quelque part, soit en Amérique ou en Russie jusqu'au Turkestan pour m'élargir la vue. Mais avant je viendrai vous voir. C'est un besoin personnel, pour moi. [...] L'idée de ne pas vous avoir vu depuis si longtemps me pèse et j'aurais tant à vous dire.*

Devant ce monde qui « change et se transforme », Zweig cherche à dégager une positivité des événements (23 septembre 1931, pp. 230-231) :

*Je répète toujours, si on avait pris les aliénés d'un hôpital de Genève et qu'on les avait placés sur les fauteuils de la Société des Nations, ils n'auraient pas pu faire plus de gâchis et de stupidités. [...] Si le bolchevisme n'a pas encore vaincu, il a réussi dans une chose : il a rendu les capitalistes inquiets. Chacun qui possède encore de l'argent est possédé par la peur de le perdre : la stabilité de l'argent, même de l'or, est brisée: bravo, bravo ! Tout le monde s'accoutumera à vivre plus [...] à courte échéance – il n'y aura plus cette vie assurée et garantie, que la bourgeoisie moderne a construite (mais seulement pour elle-même). Nous vivrons plus naturellement comme à l'époque de nos ancêtres, où un éclair ou une mauvaise récolte pouvaient détruire le travail des années. Nous étions tous trop sûrs, la vie n'avait plus rien du combat et de l'aventure – le hasard (excepté la maladie) était exclu par les assurances, par les rentes d'or, etc. Et je crois que cela a fait les hommes plus étroits, plus mesquins.*

\*

Tant pis, tant mieux, en quelque sorte, et la visite qu'il rend à Rolland début octobre ne suffit pas à le réorienter ; il développe sa politique du pire en étayant son aspiration à une *vita nova* sur ce qu'on peut appeler une

dialectique des catastrophes. Le 17 décembre 1931 (pp.240-241), après que Rolland s'est longuement entretenu avec Gandhi en visite à Villeneuve, Zweig écrit :

*Ce que [Gandhi] veut et désire, l'abandon de la machine, le retour à la terre me paraît moins réalisable que jamais – je suis de l'avis des Russes qu'il faut combattre le diable avec Belzebuth, qu'on peut ruiner le capitalisme seulement en le surpassant encore dans ses meilleures inventions et en exagérant encore sa dureté (travail forcé, peu de salaire, systématisation de la production). Le mal est bon s'il est au service d'une bonne idée ; nous vivons dans un monde où la raison ne change rien par sa propre substance, elle doit utiliser la force de la volonté. Les Russes ont poussé ce système à l'extrême, mais l'heure est à l'extrémisme : tout ce qui ne se décide pas, tout ce qui chancelle est déjà condamné à tomber. [...] Mais vous comprendrez que tout ce chaos me fait presque plaisir, que je le trouve juste et bien mérité, enfant légitime de la stupidité des politiciens et de la haine nationaliste des peuples ! [...] Je ] sens que rien ne peut me toucher : au contraire, je souhaite que ce tremblement produise un écroulement de toutes les vieilles formes. [...] Comme ] cela serait beau d'avoir vécu dans deux mondes, dans un vieux et un nouveau ! Si on voyait de loin « la journée nouvelle ». Ah, j'en ai assez de cette époque de bourgeoisie – assez vu de cette petitesse, et j'ai le courage encore de vivre dans des formes toutes neuves, même si elles ne sont pas commodes.*

Dans sa longue lettre du 30 décembre (p. 244), Rolland relève que Zweig partage

*une erreur singulière, où se complait la presse allemande, qui ne s'est jamais donné la peine d'étudier de près la pensée et l'action de Gandhi [...] Gandhi ne condamne nullement le machinisme et la technique industrielle, en tant qu'ils aident et soulagent l'humanité ; il n'en veut qu'à leurs excès meurtriers et au mythe morbide de la surproduction économique. [...] Il a pris parti absolument pour le travail ; et il a clairement déclaré qu'il ne faisait aucune distinction, dans l'Inde, entre capitalisme étranger et capitalisme indigène ; le moment venu, il marchera avec le travail indien contre le capitalisme indien exploiteur. Mais, comme c'est trop naturel, " il ne tient pas, dit-il, à compliquer actuellement la question de la lutte nationale, en y introduisant immédiatement ces éléments de conflit ".*

En somme, Rolland interprète ici favorablement la position de Gandhi comme une variante de la politique de collaboration avec les bourgeoisies nationales suivie naguère par le Komintern, et qui s'est avérée catastrophique en Chine, quand en avril 1927 le Kuomintang, se retournant contre ses alliés de la veille, a systématiquement massacré les communistes. Curieusement, le portrait que Rolland brosse de Gandhi évoque irrésistiblement celui que Zweig donnera de Rolland dans ses Mémoires : « Son apparence frêle trompe sur la solidité

imbrisable de sa carcasse et de sa volonté. » On pourrait dire qu'à l'inverse, l'apparence solide de Zweig ne suffit plus à tromper sur sa fragilité.

En janvier 1932, il séjourne de nouveau à Paris, où il se meut dans les mêmes milieux qu'abhorre Rolland, et qui le déçoivent. Le 15, il écrit (pp. 248-249) :

*Les hommes que j'ai vus ont d'assez bonnes intentions, mais ils ne font aucun effort pour comprendre à fond la situation. Même des gens comme Valéry, Julien Green, qui en parlent avec regret et compassion, le font en conversant, sans être touchés et secoués. On voit que s'ils sont seuls, ils ne pensent qu'à leur œuvre, qu'à leurs affaires [...]. Je n'ai pas parlé à un seul (et j'ai vu plus de gens que je ne voulais), qui serait prêt à vouer une semaine de sa vie ou un jour même pour aider. Heureusement la crise commence à se faire sentir, ce sont les théâtres, les hôtels à moitié vides, qui donnent un peu de réveil, mais c'est la peur, une peur bête qui en résulte et pas un besoin d'action.*

Mais lui-même sous-estime les dangers :

*Les gens en Allemagne ont plus peur qu'il n'est nécessaire. Rien n'arrivera là-bas. Je ne crains pas les hitlériens, même s'ils arrivent au pouvoir – après deux mois ils se dévoreront entre eux ! Pour ma personne, je me sens plus libre que jamais – et j'ose dire plus intelligent que les autres. Je sais que l'esclave peut être plus libre que son maître, et peut-être un esclavage serait nécessaire à ces gens, qui n'ont pas su user de la liberté, pour leur donner un éveil moral. La peur est un élément corrosif, il ne faut pas la laisser entrer dans son esprit.*

Au retour de Paris, sa lettre-rapport du 1<sup>er</sup> février 1932 est d'une encre plus noire encore que celle de l'année précédente (pp. 250-252) :

*J'ai beaucoup vu, beaucoup entendu. Et au fond, je rentre désespéré. J'ai appris que la grande intelligence ne mène à rien, si elle n'est pas secondée du vrai désir et du courage de tout savoir. Et les gens ne veulent pas savoir. Ils savent tous que le Japon a acheté tous les quotidiens de Paris, mais aucune protestation contre la guerre la plus infâme du monde [guerre sino-japonaise commencée en septembre 1932, S.N.] - mais guerre sacrée parce qu'elle menace les Russes, qui semblent dans une terrible situation matérielle. [...] Je tremble à l'idée que cela pourrait réussir au gré de ces quelques meneurs du groupe capitaliste, de porter à la Russie ce coup mortel, de diviser la Russie révolutionnaire et la Chine révolutionnaire par un corridor japonais [...]. J'ai parlé de cela avec les amis en France. Ils ont dit: oui, oui, c'est cela. Mais c'est tout. Aucune énergie. Aucune volonté de résistance. [...] La vie en France est trop douce. On mange trop bien, on vit trop au calme. J'ai dit à Albert Thomas : pourquoi ne voit-on plus qu'un prolétariat existe en France ? [...] À Berlin, il y a 800 000 sans travail. Et vous voyez – rien. [...] Et enfin je suis descendu aux enfers. Après quatre semaines d'efforts, j'ai obtenu de pouvoir voir le centre du monde,*

*le point mathématique autour duquel tourne notre globe matériel ; j'étais dans les caves de la Banque de France. [...] J'écrirai un essai là-dessus et je vous l'envoierai. Je suis heureux d'avoir vu les deux pôles de notre monde, le drapeau rouge sur le Kremlin et les caves de la Banque de France : entre ces deux pôles chancelle notre monde.*

\*

Rolland ayant vivement repoussé sa suggestion de venir à Paris réveiller les milieux intellectuels, il met en avant un aspect de sa propre situation en invoquant comme il l'avait fait par le passé des raisons objectives qui l'entraveraient, l'empêcheraient d'agir, voire retourneraient contre les fins recherchées les initiatives qu'il pourrait prendre : à Paris, c'est en tant qu'étranger, ailleurs et d'abord en Allemagne en tant que Juif, qu'il lui faut se taire quoi qu'il en ait. Dans les années suivantes, ce thème deviendra un véritable leitmotiv. Le 1<sup>er</sup> mars 1932, il écrit (pp. 260-261) :

*[Comme] étranger, je suis toujours obligé de me retenir - au fond, comme pendant la guerre, on croit à Paris qu'un écrivain de langue allemande ne veut faire autre chose à Paris que de la propagande allemande. [...] Une visite de vous serait comme un étendard, car nos amis ont peu d'influence, même les plus honnêtes comme Vildrac; ils font un petit pacifisme très honnête, très loyal, très respectable, mais c'est la grande masse seulement qui rend les hommes un peu plus courageux. Le moment serait excellent. Le doute sur la politique et la finance d'aujourd'hui se répand avec beaucoup de force – ce qu'il faudrait serait un élan positif, une foi, un chef.*

Dans le même temps, il a reçu une invitation à tenir une conférence lors de débats intellectuels organisés par la ville de Florence. Il a hésité avant d'accepter. À son retour il écrit (le 9 mai 1932, p. 269) :

*C'était très intéressant [...], et j'étais content de voir combien les gens étaient heureux d'entendre des idées qu'on ne prononce pas en Italie. Il n'est pas à nier que Mussolini, avec sa grande intelligence, a fait beaucoup de bien : les finances sont en meilleur ordre que partout, énormes travaux publics en exécution et l'optimisme imprégné à tout le peuple représente en lui-même un excellent tonique économique.*

Propos dont Rolland s'inquiètera. À Florence et à Milan, Zweig s'est employé à intéresser quelques personnages influents au cas du docteur Germani. Pendant le séjour de Zweig à Paris, l'épouse du docteur a fait appel à lui pour qu'il intervienne en faveur de son mari, emprisonné principalement pour avoir tenté de faire sortir clandestinement d'Italie les enfants du dirigeant socialiste Matteotti, assassiné par les fascistes. On avait monté un procès mêlant Germani à un projet d'attentat contre Mussolini auquel il était tout à fait étranger. Zweig communique à Rolland les lettres du docteur que lui avait confiées sa femme ; ses démarches à Florence

et à Milan resteront vaines.

Le 20 février, Rolland lui renvoie les lettres avec ce commentaire (pp. 256-257) :

*Il est évident, d'après ces lettres, [...] que le pauvre homme est absolument inoffensif. Je dirai parce [sic – lire « presque » ? S.N.] qu'il l'est trop ! Il cesse d'être intéressant. C'est un brave type, sentimental, qui n'a de vie et d'émotion que pour sa famille, pour sa petite femme, et pour ses bouquins. – Ce n'est plus assez pour moi, en ce temps. J'en ai trop vu, de ces bons bourgeois, qui se chauffent les pieds au coin de leur feu, en étant libres par procuration de Boèce ou de Spinoza ! [...] Mais que diable allait-il se frotter à la politique, s'il la renie avec ces airs de pudeur offensée ! Il faut savoir ce que l'on veut. Ou bien l'action, avec les risques. Ou bien la paix, avec les livres [...].*

Zweig avait conseillé d'abord à la jeune femme d'éviter toute protestation publique qui risquait, pensait-il, d'aggraver la situation de son mari, et d'attendre le verdict. Germani fut condamné à dix ans de *carcere duro*.

Le 1<sup>er</sup> septembre (p.290), transmettant à Rolland une lettre désespérée de Mme Germani, Zweig l'informe de son idée d'écrire au *Duce* :

*Il est très vaniteux, et si on s'adresse à lui, il sera mieux disposé que si on agissait en public. [...] Je n'ai encore rien décidé, mais si je le faisais, je vous montrerais la lettre avant. » Le 9 septembre, Rolland fait part de son désaccord : « Je suis convaincu pour ma part que c'est le bruit seul, la peur de l'opinion qui peut agir sur Mussolini ; plus d'une fois l'expérience l'a montré [...]. Je n'attends rien de bon de votre démarche.*

Zweig écrit pourtant à Mussolini : sans aborder le fond ni critiquer le verdict, il fait valoir le désespoir de Mme Germani et demande une mesure de clémence : que le Dr Germani, au lieu d'être envoyé en prison, soit relégué dans une île pénitentiaire, où femmes et enfants peuvent vivre avec les exilés. En l'occurrence, il s'avère que Rolland s'est trompé. Le 17 janvier 1933, Zweig écrit à Rolland (p. 308) :

*J'ai eu à mon avis le plus grand succès littéraire de ma vie, plus que le Prix Nobel : j'ai sauvé le docteur Germani. [...] Mussolini] me fait répondre aujourd'hui par la Légation de Vienne qu'il a non seulement accordé ma demande, mais que sa libération suivra bientôt. Je suis parfaitement heureux, car sa pauvre femme était au voisinage de la folie. [...] Je dois tout de même admirer l'énergie de cet homme qui gouverne le monde et qui répond à une lettre tout simplement recommandée, jetée dans une boîte, avec une telle rapidité. Je baisse mes armes !*

Rolland félicite Zweig, mais s'irrite de le voir ainsi impressionné par le dictateur et le met en garde : « Certes, écrit-il le 19 janvier (p.309), Mussolini est habile ! Mais je vous en prie, ne vous y laissez pas pren-

dre ! Votre admiration éperdue est hors de saison. » Et Zweig répond par retour, le 20 (p. 312) : « Non, mon ami, je n'oublie pas ce que M[ussolini] a fait. Mais j'étais tellement heureux que (dédaignez-moi !) j'aurais pu l'embrasser quand j'ai reçu la bonne nouvelle. »

De cette affaire Germani, il me semble que l'on doit essentiellement retenir ceci : Zweig, pour le meilleur ou pour le pire, est avant tout sensible aux personnes, aux effets de la sympathie, tend à considérer les choses au niveau de l'individu ; il oscille entre des considérations générales abstraites et les affects liés aux inclinations et relations personnelles : cela fonde d'un côté, son sens de l'amitié, mais aussi sa fréquentation, parfois prolongée, de personnages et de milieux qui révulsent Rolland : il en ira ainsi de sa difficulté à rompre avec son éditeur, Kippenberg, ou de son amitié mondaine avec Valéry, qui n'est pas sans répercussions – De fait, comme Rolland l'aura pressenti, Zweig, séjournant au Portugal, se liera à des personnalités proches du dictateur, notamment le ministre et écrivain Antonio Ferro, auteur de *Salazar - Le Portugal et son chef*, dont Valéry, en 1934, a présenté très favorablement la traduction au public français par une « Note en guise de préambule sur l'idée de dictature ». Plus tard, au Brésil, il cèdera aux aimables procédés de Vargas.

Sans exclure ces facteurs, Rolland s'attache bien plus aux idées claires et aux analyses concrètes, privilégie les considérations théoriques, en adoptant volontiers le point de vue de Sirius, ou, pour parler comme le marxiste Lukacs dans *Histoire et conscience de classe*, le « point de vue de la totalité », qui n'est bien souvent que le paravent intellectuel de la maxime : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ». C'est à partir de là, sans doute, que l'on saisira le mieux la façon particulière dont chacun d'eux se trompera dans les années suivantes.

décembre 2016

*Serge Niémetz, normalien, traducteur, est le biographe de Stefan Zweig : Le voyageur et ses mondes. Belfond, Paris, juil., 1996.*

Fin du 1<sup>er</sup> volet de la recension de Serge Niémetz. La suite sera publiée dans le n°39 des *Etudes Romain Rolland*.

**Romain Rolland, Stefan Zweig, Correspondance - (1928-1940).** Albin Michel, septembre 2016, 620 pages. On ne saurait trop remercier pour leur beau travail Jean-Yves Brancy et Siegrun Barat. Pour ce troisième et dernier volume comme pour les deux premiers de cette *Correspondance*, Jean-Yves Brancy a établi, présenté et annoté le texte ; Siegrun Barat a assuré la traduction des lettres de Stefan Zweig rédigées en allemand. S.N.